

## Miroirs de notre temps

Il est grandement question d'écrans dans les tableaux de Thomas Lévy-Lasne. Une jeune femme enceinte regarde la télévision, tandis que son conjoint consulte son smartphone, lisant peut-être discrètement un message envoyé par une autre femme. Une jeune fille, saisie en pleine conversation téléphonique, voit son visage se refléter sur l'écran noir de son téléviseur éteint. Des couples exhibent leur intimité sexuelle devant une webcam, laquelle retransmet en direct des images composées de millions de pixels, sur des milliers d'ordinateurs – dont celui d'un artiste qui fixe et pérennise, à l'aide d'un crayon noir et de papier, des compositions fugaces et potentielles. Il est aussi beaucoup question de peinture dans les tableaux de Lévy-Lasne. L'huile, le vinaigre, le sel et le poivre jouent les natures mortes hollandaises du 17<sup>e</sup> siècle. Les Deux amies de Gustave Courbet concentrent



les regards, mais il n'est pas certain que les visiteurs pressés du Petit Palais fassent vraiment la différence avec les écrans plats étincelants des magasins d'électroménager. Car le mal est fait : tous ces écrans ont largement envahi nos vies, les parasitant quand ils devaient simplement en graisser les rouages. Chronophages, les écrans sont les miroirs de notre temps, qui amplifient nos penchants narcissiques via les réseaux sociaux. Pour preuve : la Vénus au miroir de Velasquez confie sans doute désormais les secrets de son anatomie à quelques amis virtuels par le biais de son laptop. Le jeu des références et incursions picturales dans les tableaux de Thomas Lévy-Lasne témoigne d'une permanence des poses, des affects, des passions. Les siècles avancent mais l'humanité ne change pas fondamentalement. Il y aura toujours un premier et un dernier jour, et puis, entre les deux, des vies qui s'étirent, plus ou moins captivantes. Seuls les outils évoluent réellement, mais de quelle manière ces écrans, désormais omniprésents, modifient-ils nos consciences et nos comportements? L'absence dans laquelle ils nous plongent est-elle de nature mélancolique ou simplement addictive? Thomas Lévy-Lasne peint cette intériorité apathique, la vacuité, la banalité apparente – voilà sans doute pourquoi il a répondu à une commande consistant à peindre toute une série de tableaux d'après les écrits de Michel Houellebecq. Il peint aussi la solitude au sein des foules, les fêtes arrosées dans les appartements parisiens qui nous rappellent que nous sommes (encore) jeunes, les rencontres amoureuses d'un soir auxquelles on souhaite secrètement une belle longévité.

Il y a bien plus de chair dans les tableaux que dans les images désincarnées des écrans à cristaux liquides. C'est sans doute ainsi que les aquarelles de Lévy-Lasne prennent leur revanche sur la source auxquelles elles s'abreuvent, soit quelques clichés de jambes féminines volés à l'aide d'un téléphone portable, activité à la portée de tous. Car de nos jours, on ne sait plus trop ce qu'est un artiste. Chacun se pose en créateur génial en exposant sur Facebook ou Instagram des images qui ressemblent à des millions d'autres. La peinture fait la différence, car elle génère de la singularité. La peinture, c'est le cerveau d'un homme ou d'une femme transmettant des informations à sa main. On objectera que c'est là, ni plus ni moins, la relation d'un ordinateur à son imprimante. Certes, mais ce qui distingue radicalement l'homme de la machine, c'est la marge d'erreur, l'imprévu intervenant entre l'émetteur et le récepteur, la prise de décision, le libre arbitre et l'inconscient, le grain de folie qui creuse l'écart avec la norme. C'est cela qui rend la peinture profondément humaine. Personne ne peut reproduire avec une précision absolue la création d'un autre. À l'inverse, et en dépit de leur perfection, les machines sont éminemment remplaçables. Il est un grand tableau de Thomas Lévy-Lasne intitulé *Vacance*. Il s'agit d'un paysage verdoyant, au sein duquel un torrent s'est frayé un chemin dans une veine granitique, ponctuée çà et là de vasques aux reflets chatoyants. Il y a quelque chose d'épique et de classique, de panthéiste et de poussinien dans ce tableau. Le mouvement qui anime les feuillages, les marbrures minérales, la transparence glaciale de l'eau qui court... tout cela concourt à faire de ce tableau un morceau de bravoure picturale. Ce paysage bruisse et vibre d'une vie qu'aucune image numérique, si « réaliste » soit-elle, n'aurait pu restituer ainsi. Toutefois, niché dans le creux de la roche, perdu au sein de cette sublime nature qui ne semble guère le captiver, un baigneur s'absorbe dans la contemplation de son smartphone.

**Richard Leydier 2014**  
à l'occasion de l'exposition "hic et nunc" au centre d'art de Clamart.